

On ne badine pas  
avec la haine



**Gérard Simian**

**On ne badine pas  
avec la haine**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023  
ISBN : 978-2-312-13532-8

# Chapitre I

Je m'appelle William Plantier, j'ai 32 ans. Depuis le début de l'année j'ai pris mes fonctions d'infirmier à temps plein. J'ai, cela va de soi, endossé la tenue blanche réglementaire avec mon nom cousu sur la poche côté cœur ce qui d'après ma mère me sied à ravir. Elle ne me l'a pas dit, mais ses yeux parlent pour elle et disent combien elle est fière de voir son fils chéri s'élever dans la hiérarchie sociale. Pour elle qui a été éduquée dans le respect, pour ne pas dire la déférence des notables qu'étaient les curés, les instituteurs et les notaires qui, dans sa campagne, étaient considérés comme les élites du canton, ce vêtement symbolise la parfaite réussite de son fils adoré ; réussite qui rejaillit bien évidemment sur toute la famille. J'ai bien essayé de lui expliquer que cette époque était révolue, que d'autres valeurs avaient vu le jour et relégué ces soi-disant « importantes élites » au rang des communs, mais rien n'y a fait. Il était inutile que j'essaie de la convaincre que les curés de maintenant n'avaient plus rien de commun avec Don Camillo ; que les notaires, hors leur profession, pouvaient pour certains être aussi incultes qu'un

gardien de chèvres et que les instituteurs, submergés par des classes surchargées, n'aspiraient qu'à profiter des vacances scolaires au même titre que leurs chères têtes blondes. Alors je n'ai plus cherché à la convaincre et finalement ce n'est pas plus mal. Elle est heureuse ainsi.

Ce poste d'infirmier est mon premier vrai contrat en CDI. Finis les stages et autres missions d'intérimaires aux quatre coins du département, pour un remplacement au pied levé dans un service totalement désorganisé par l'absence de personnel ou par un afflux de malades. Au diable également ces interventions, dont le besoin d'efficacité immédiat ne permettent aucune véritable adaptation à l'environnement et qui prend fin sitôt le coup de feu passé. Avec ce poste, je vais pouvoir enfin travailler dans des conditions un peu plus satisfaisantes pour moi. Cela peut paraître manquer d'ambition, et c'est vrai, je ne m'en cache pas. Ce que je voulais, en réalité, c'était devenir psychologue. Les circonstances en ont décidé autrement, mais je ne me plains pas. Un infirmier reçoit plus souvent que les médecins, les confidences des malades.

Au fait je ne l'ai pas dit, mais j'ai intégré l'équipe médicale d'une maison de retraite. Ce n'est pas que j'apprécie plus particulièrement de m'occuper des personnes âgées mais à la réflexion, je me suis dit que c'est avec cette population là que je pouvais progresser dans la connaissance de mon métier. Je ne suis pas ambitieux, certes, mais je suis

consciencieux. Arrivés à un certain âge, les vieilles personnes concentrent, à leur corps défendant, toutes les facettes des maladies pathologiques et psychologiques qui existent sur le marché. Souvent de santé fragile, le moindre rhume récolté dès la plus petite ouverture intempestive d'une fenêtre, est susceptible de se transformer en quelque chose de plus grave. Pour un certain nombre, la maladie modifie le comportement et fait régresser l'adulte qu'il faut alors soigner comme s'il s'agissait d'un enfant de trois ans. Ils peuvent tout attraper : du simple panaris au cancer. C'est « open-bar » pour le plus petit virus ou le méchant courant d'air glacial en pleine canicule. Le moindre tapis, la moindre marche et c'est un poigné foulé ou le col du fémur qui abandonne la partie. Pour eux, rien n'est impossible, mais tout est possible. Côté exposition aux risques, c'est comme la devise d'un club de vacances où tout est proposé, rien n'est imposé.

Partant de ce principe, j'ai pris l'habitude de noter journallement les faits marquants de la vie et des incidents qui jalonnent le quotidien de cette maison de retraite. Pour cette population dont le crédit de vie s'amenuise avec l'âge, toutes les attentions, toutes les obsessions sont focalisées sur ce qui, à leurs yeux au fil des jours, prend de plus en plus d'importance, à savoir eux-mêmes. Ce n'est pas, à proprement parler, de l'égoïsme, mais plutôt une forme d'égoïsme salvateur, une défense contre toute attaque pouvant troubler leur

concentration nombriliste. Pourtant, il y a toujours quelques faits anodins qui viennent rompre la monotonie des journées et la répétition rassurante des évènements quotidiens, hebdomadaires ou mensuels. Pour une part des résidents, le moindre changement d'habitude ou de rituel peut générer un stress, voir un traumatisme, y compris dans des domaines auxquels on ne s'attend pas. Le point de focalisation étant sans conteste les repas :

– « Ça fait deux jours qu'on n'a pas eu de patates au repas ! Il doit y avoir un problème en cuisine, ce n'est pas normal ! »

Ha, les patates ! Un des symboles emblématiques de la gastronomie, au même titre que la baguette de pain, l'huile et le café. Que le produit vient à manquer et c'est la révolution

– « Ils sont longs à servir aujourd'hui. Vous allez voir qu'ils vont nous faire rater le feuilleton ! »

Hé oui ! Le feuilleton télé. C'est pour eux l'équivalent de l'histoire qu'on raconte aux tous petits pour les endormir, les calmer après le repas. Et donc tout comme les enfants qui s'endorment, bercés par le ronronnement des aventures de « Peter Pan » ou du « Petit Poucet », il n'est pas rare de s'apercevoir que ceux-là même qui se précipitent devant le petit écran sitôt le repas englouti, finissent par troubler l'épisode de « Derrick » ou des « Feux de l'Amour », par des ronflements sonores.

Pour d'autres, les drames et tragédies qui bouleversent la vie comme les quilles heurtées par une boule sur une piste de bowling, ne sont que de simples mésaventures. L'empathie, avec l'âge, devient une notion fugace, certes sincère, mais trop préoccupante, trop envahissante pour qu'on puisse s'apitoyer et prendre à son compte les émotions et les malheurs du voisin. Leurs bobos priment sur les tragédies qui jalonnent le quotidien, y compris dans leur propre entourage :

– « Vous n'avez pas vu madame Untelle ? Elle n'était pas au petit déjeuner ce matin. Comment ? Ha ! elle est morte cette nuit. Grand bien lui fasse ! Elle qui se plaignait tout le temps, elle n'aura plus mal aux dents maintenant. Moi, j'ai eu des ballonnements toute la nuit. Une horreur ! »

– « J'ai entendu à la TSF que la famine sévisait en Ethiopie. Les gens mouraient par centaines. Pauvres gens ! Je les plains de tout cœur. C'est révoltant de voir qu'on ne puisse rien faire pour eux. Ne pensez-vous pas ? Dites, je reprendrais bien encore un peu de purée s'il en reste. »

Mais le plus extraordinaire et qui semble inimaginable de constater que cela puisse exister à ce stade de la vie, ce sont les relations amoureuses entre pensionnaires. Comme tout le monde ou presque, j'avais entendu parler de ces idylles, le plus souvent platoniques – qu'on s'en sert ou pas, les mécanismes humains subissent l'obsolescence. Quelle soit programmée, ou non –

qui se créent entre deux individus au sein d'un établissement. Deux veufs parfois « libérés » très tôt de leur conjoint respectif redécouvrent, alors que la lumière de leur vie montre des signes évidents de faiblesse, un regain de sentiment. Chacun essayant vis-à-vis de l'autre de jouer de leur sex-appeal, sauf qu'à ce moment les piles sont dans la plupart des cas irrémédiablement usées.

Et pourtant cela existe bel et bien !

J'avais au demeurant une vision toute faite de ce qu'était une maison de retraite et en intégrant mon poste je me doutais grosso-modo de ce que j'allais rencontrer. En ce qui concernait mon poste, le scénario était écrit d'avance partant du fait que toutes les maisons de retraite se ressemblent peu ou prou... En tout cas, pas celle dans laquelle je suis tombé.

Comme je l'ai dit, j'avais avec moi un petit carnet dans lequel je comptais noter les éventuels petits soubresauts qui viendraient, à un moment ou un autre, modifier le tracé de l'encéphalogramme plat du quotidien.

Que n'ai-je pas eu l'idée de pendre un carnet plus épais ! Dès mon intégration, le ronron monotone auquel je m'attendais a vite fait place à un feu d'artifice et même si je n'ai pas assisté personnellement à toutes les phases de l'histoire, il ne m'a pas été difficile d'imaginer ce qui s'était passé d'autant plus que ma proximité avec la plupart des acteurs du drame m'a permis d'obtenir des confidences sur ce

qui se passait derrière les portes des chambres. C'est ainsi que j'ai pu reconstituer le fil des évènements.

Mais, commençons par le commencement.

La maison de retraite se situe à la sortie d'un petit village appelé « Prendonc-Ile-en-Reste ». C'est un petit village charmant comme il en existe des centaines dans notre beau pays. Situé en dehors des grands axes routiers, le village est bordé d'un côté par une forêt domaniale et de l'autre côté par une petite rivière, la Reste. Tout au début, il y a très longtemps, à l'époque où des loups vivaient encore dans nos campagnes, s'élevaient non loin l'un de l'autre deux petits bourgs, à peine des lieu-dit : D'une part Prendonc, côté forêt, dont les habitants s'appelaient les Prendonquois et Prendonquoises alors que d'autre part était Ile-en-Reste, en bordure de la rivière du même nom, dont les habitants se nommaient les Ilenrestriens et Ilenresteriennes. Au fil du temps, l'évolution de la société et les besoins de la vie ont contraint ces deux localités à n'en faire qu'une. Le village ainsi créé a toutefois gardé son aspect rural et campagnard. Pourtant, bien qu'attrayant, peu de gens s'arrêtent ici. Le village n'intéresse que quelques touristes écolos passionnés de verdure, de chants d'oiseau au petit jour, du caquètement des poules et de l'odeur particulière de la bouse de vache fraîche, toutes ces choses sans lesquelles la campagne ne serait pas la campagne. C'est du moins ce qui affirment ceux qui ne font que passer et qui revêtent, l'espace d'un séjour,

l'habit d'un fermier au temps glorieux de la lampe à pétrole, des veillées autour d'une flambée dans la cheminée et de la grosse soupe servie sur la vieille table en bois de la cuisine. A condition toutefois qu'ils puissent bénéficier du Wifi, de la climatisation et de tout ce qui fait que la vie moderne est justement moderne, faute de quoi ils retournent rapidement à la ville et ses turpitudes.

Ce village ne serait qu'une simple commune parmi les trente cinq mille et quelques communes françaises si elle n'avait pas une particularité, pas forcément unique, mais toutefois singulière : Prendonc-Ile-en-Reste est située à cheval sur deux départements : Le Pas-de-Toupet et les Bouches-du-Coin. Deux départements forts méconnus, mais qui méritent le détour ne serait-ce que pour leur douceur de vivre et leur gastronomie que le monde entier nous envie. Notamment les lentilles farcies (plat excellent mais long à préparer) et le foie gras de dindon, plus glouglouteux que le foie gras de canard. Donc Prendonc-Ile-en-Reste se trouve être à cheval entre ces deux départements. Comment expliquer cette inexplicable aberration administrative ? Tout cela remonte à des temps immémoriaux où afin d'unifier la Nation et rationaliser l'organisation administrative héritée d'un précédent Régime, un haut fonctionnaire qui voulait laisser son nom dans l'histoire ou qui cherchait tout bonnement à s'occuper décida de déterminer les contours de la France et redessiner les départements.

Que s'est-il passé ? Les archives sont muettes à ce propos, mais l'Histoire a retenu deux hypothèses crédibles. La première relate que le fonctionnaire en charge de définir les limites et contours des départements, devait certainement avoir une envie pressante à satisfaire juste au moment de tracer la dernière ligne de séparation entre les deux départements et dans l'urgence, il a bâclé la fin de son travail. Du coup, la ville s'était retrouvée coupée en deux et impossible de revenir en arrière. La ville dut se soumettre aux conséquences d'une prostate incontrôlée après l'abortion massive de tasses de café ou au choix de pintes de bière. La deuxième hypothèse est que ce même fonctionnaire aurait été dénoncé comme étant un partisan de l'ancien régime. Il fut arrêté et emmené le jour même à l'échafaud alors qu'il s'apprêtait à gommer le fameux trait qui séparait les deux départements et qui passait au beau milieu de Prendonc-Ile-en-Reste. On ne voit aucune autre raison à cette absurdité. En France, comme il est plus facile de créer une loi que de modifier une erreur administrative, Prendonc-Ile-en-Reste, après la fusion des deux bourgs en une seule localité, s'est vue coupée en deux d'une façon régionale tout en gardant l'unicité communale. Aux habitants à se débrouiller avec tout ça. Cette opération de chirurgie administrative a, en un trait de crayon, annulé des décennies de vie commune dans la commune et engendré des tas de problèmes qui perdureront encore longtemps.